

## ECONOMIE RURALE.

## CONSIDÉRATIONS SUR LA JACHÈRE.

**SOMMAIRE.**—Définition du mot jachère—Examen de l'idée de repos qu'on y attache—Origine de la jachère—Moyens vicieux employés jadis pour s'y soustraire, et conséquences fâcheuses qui en sont résultées.

*Définition du mot jachère.*—Le mot jachère, d'après son étymologie présumable du mot latin *jacere*, se reposer, ainsi que d'après l'idée qu'on attache à son acception ordinaire, indique l'état de repos, ou plutôt de non-produit, auquel le cultivateur condamne quelquefois la terre à des époques périodiques plus ou moins rapprochées, et pendant un laps de temps plus ou moins long, contre le vœu bien évident de la nature.

Ainsi, lorsqu'on dit qu'un champ est en jachère, on cherche à désigner, par cette expression, le prétendu repos qu'on suppose si gratuitement nécessaire pour réparer ce qu'on appelle très-improprement l'épuisement des forces de la terre, et l'on ne désigne réellement par là que l'état d'improduction résultant du non-ensemencement dans laquelle on la laisse pendant trop longtemps, sous différents prétextes.

Le champ réduit à cet état reçoit fréquemment aussi la dénomination simple de JACHÈRE ; et, dans ce cas, l'on dit une jachère, pour désigner un champ soumis actuellement à ce mode particulier, c'est-à-dire non ensemencé.

*Examen de l'idée de repos qu'on y attache.*—Avant de passer à l'examen de l'origine et du but réel ou supposé, ainsi que de l'utilité ou de l'inutilité de la jachère, de ses avantages et de ses inconvénients, examinons d'abord si l'idée du repos qu'on y attache est applicable à la terre arable, c'est-à-dire au sol cultivé ; si cette terre a réellement des forces susceptibles d'épuisement ; et si, comme on l'a prétendu et comme on le prétend encore quelquefois, elle peut vieillir, s'user, se laisser, se fatiguer, s'affaiblir.

Prenons-là telle qu'elle se présente à nous dès qu'elle sort de l'état de nature, c'est-à-dire immédiatement après avoir été couverte, de temps immémorial, de prairies naturelles, de forêts, ou de toute autre végétation spontanée et vigoureuse.

Quelque puisse être d'ailleurs la composition intrinsèque au sol, susceptible, comme l'on sait, ainsi que le climat et plusieurs autres circonstances accidentelles d'une infinité de modifications plus ou moins avantageuses ou désavantageuses à la culture, on convient universellement que la terre est généralement pourvue d'une grande fécondité lorsqu'elle passe de cet état naturel à la culture ; et cependant elle a pu fournir, pendant des siècles, à d'abondantes productions, sans interruption, et surtout sans aucun secours étranger. Or, en nous arrêtant à ce seul fait incontestable et très-commun, nous avons déjà la preuve évidente qu'elle ne se lasse ni ne se fatigue, qu'elle ne vieillit pas, qu'elle ne s'use pas, qu'elle ne s'affaiblit pas, et qu'en continuant de produire elle n'épuise pas enfin ce qu'on appelle improprement *ses forces*.

Si nous voyons ensuite sa fécondité naturelle disparaître insensiblement, cette fâcheuse circonstance, dont nous ne sommes que trop souvent les témoins, quand nous n'en sommes pas les auteurs, ne peut donc être attribuée qu'à quelque cause accidentelle, entièrement étrangère à la terre proprement dite, qui ne doit être considérée ici que comme le réceptacle passif d'une partie des substances propres à alimenter les végétaux ; et le cultivateur qui observe cet effet, doit en chercher la véritable source dans le traitement irréflecti auquel il l'a soumise.

Suivons-la maintenant dans les divers procédés de culture auxquels elle peut